

Daniele MORANDI-BONACOSSI (éd.), *Urban and Natural Landscapes of an Ancient Syrian Capital. Settlement and Environment at Tell Mishrifeh/Qatna and in Central-Western Syria (Proceedings of the International conference held in Udine, 9-11 Dec. 2004), Studi Archeologici su Qatna, SAQ I=Documents d'archéologie syrienne, XII.*

Jean-Louis Huot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/754>
DOI : 10.4000/syria.754
ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010
Pagination : 373-377
ISBN : 9782351591697
ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Jean-Louis Huot, « Daniele MORANDI-BONACOSSI (éd.), *Urban and Natural Landscapes of an Ancient Syrian Capital. Settlement and Environment at Tell Mishrifeh/Qatna and in Central-Western Syria (Proceedings of the International conference held in Udine, 9-11 Dec. 2004), Studi Archeologici su Qatna, SAQ I=Documents d'archéologie syrienne, XII.* », *Syria* [En ligne], 87 | 2010, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/754> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.754>

© Presses IFPO

difficilement accepter ce terme et cette identification : Mari n'autorise pas à y reconnaître autre chose qu'une sorte de pièce mettant en valeur un culte dynastique peut-être associé à quelques rituels funéraires.

Or la fouille de l'édifice de Tuttul n'a donné aucun signe assuré que l'on soit en présence d'une salle du trône : aucune base ni dans la salle O évidemment (puisque ce n'est pas une salle du trône), ni en Q, aucun emplacement privilégié pour un rituel ; de plus l'accessibilité apparente de la salle Q par une seconde entrée SS/S sur le flanc ouest apparaît comme une anomalie absolue : aucune salle officielle, dans aucun des palais reconnus, ou même dans les grandes résidences, ne présente une entrée secondaire de ce type desservant pratiquement directement la salle la plus majestueuse. Sans pouvoir le démontrer avec la documentation livrée, je me demande s'il ne s'agirait pas d'une ouverture tardive, à dater de la phase 4 qui voit tant d'aménagements curieux dans cet édifice.

Mais le fait marquant réside dans la présence de ce caveau funéraire (quelles qu'en soient, selon les fouilleurs, les caractéristiques apparentes sur lesquelles je ne peux revenir ici). On se souvient qu'à Mari, l'impossibilité d'installer le caveau royal dans le Grand Palais Royal du fait du caractère sacré de celui-ci avait entraîné la construction du Petit Palais Oriental dont la première vocation était de contenir les

dépouilles royales. Est-ce qu'on ne peut pas imaginer que l'édifice de Tuttul — de dimensions très faibles, pour tout dire bien peu royales et bien peu adaptées à une tâche administrative — ait eu une fonction, sinon identique, du moins très voisine de celle du Petit Palais Oriental de Mari, c'est-à-dire celle d'un hypogée royal ? C'est, en l'état présent du dossier, la solution qui me paraît la plus raisonnable.

Le palais A de Tuttul ne serait donc pas un palais de plein exercice, tout en faisant partie, comme le second palais de Mari, du domaine royal. Mais alors, où se dressait le véritable palais de Tuttul ? Il est vraisemblable qu'il se trouvait ailleurs sur le site et, s'il n'a pas été retrouvé, c'est peut-être tout simplement parce que les trois quarts de la cité ont disparu sous l'effet de l'érosion : du plan circulaire originel, il reste à peine plus que le quart nord-ouest (cf. *Cités Invisibles*, à paraître en 2011).

La longueur de mes remarques est à la hauteur de l'intérêt que j'ai pris à la lecture de cette publication qui permet de préciser nombre de questions touchant à ce monument si important et si caractéristique du monde syro-mésopotamien qu'est le palais. Merci aux auteurs pour cette fouille, pour la qualité des informations et pour son compte rendu qui conduisent à poursuivre l'interrogation.

Jean-Claude MARGUERON

Daniele MORANDI-BONACOSSO (éd.), *Urban and Natural Landscapes of an Ancient Syrian Capital. Settlement and Environment at Tell Mishrifeh/Qatna and in Central-Western Syria (Proceedings of the International conference held in Udine, 9-11 Dec. 2004)*, Studi Archeologici su Qatna, SAQ I=Documents d'archéologie syrienne, XII, Udine, Università degli studi di Udine / Direction générale des antiquités et des musées de Syrie / Forum, 2007, 351 p., dessins, photogr. n/b, 3 pl. coul., ISBN : 978-88-8420-418-9.

Dans un Proche-Orient tourmenté, la Syrie demeure un pays où la recherche, nationale ou internationale, peut encore s'effectuer sans trop de perturbations. Il est donc normal (et réjouissant) de constater une fois de plus combien, en ces temps-ci, les travaux archéologiques, toutes périodes confondues, y progressent à grands pas. Un autre sujet de satisfaction est de voir paraître de temps à autre des ouvrages dont l'intérêt dépasse la moyenne, au sein du flot grandissant de publications dont la nécessité n'est pas toujours évidente. C'est donc un plaisir de souligner l'apparition de travaux utiles.

Les unes après les autres, les régions syriennes sont, depuis plus d'une trentaine d'années, l'objet de recherches fructueuses. Après un démarrage remarquable sur le moyen Euphrate, puis une convergence d'efforts — qui dure encore — dans le triangle du Khabor, c'est maintenant la Syrie centrale qui voit les missions se succéder. Il y a longtemps, la

mission italienne d'Ebla avait montré le chemin, mais elle demeurait un peu isolée. Aujourd'hui, c'est aussi la région de l'ancienne Qatna, entre Homs et Hama, qui attire les regards. Non loin de la vallée de l'Oronte, le site de Mishrifeh avait été l'objet des travaux de R. du Mesnil du Buisson dès 1924. Au tournant des années trente, ces recherches (conjuguées aux travaux pionniers des Danois à Hama et, dans une moindre mesure, des Français à Tell Nebi Mend), permettaient de souligner l'importance de la région aux âges du Bronze et du Fer. Quatre-vingt ans après R. du Mesnil du Buisson, les autorités syriennes, conscientes de l'importance du vaste tell de l'ancienne Qatna, s'engageaient dès 1994 dans une entreprise de longue haleine. Des expropriations massives libèrent bientôt la totalité du site. Mais, devant son ampleur même, les archéologues syriens surent faire appel fort sagement à la coopération internationale. La mission syrienne primitive fut bientôt rejointe par des

collègues allemands et italiens. Les modalités de cette coopération n'ont pas toujours été des plus amènes, ni des plus faciles. En particulier, il n'a peut-être pas été très subtil de couper en deux le gâteau archéologique, les missions étrangères se répartissant l'exploration du palais royal (déjà examiné, bien superficiellement, par du Mesnil) en deux moitiés, la limite passant par le milieu du Hall B (ex « Salle du grand vase »), c'est-à-dire au beau milieu du « bloc officiel » mis en valeur jadis par J.-Cl. Margueron dans les palais amorites. Le résultat ne se fit pas attendre. Si les hypogées royales sont à l'aplomb de la « zone allemande », leur accès à partir du sol est en « territoire italien », d'où des querelles picrocholines.

Ces rivalités puériles n'empêchèrent pas une progression remarquable des travaux. Il en est résulté, conséquence heureuse, la tenue d'un colloque international à Udine (Italie) du 9 au 11 déc. 2004 où se retrouvèrent tous les protagonistes et de nombreux autres collègues, pour confronter les résultats. Le livre sous recension, paru un peu plus de deux ans plus tard, est le résultat de ces efforts. À une époque où l'on voit se tenir des « grandes messes » archéologiques dont l'intérêt semble limité, de telles publications, au contraire, portant sur un sujet bien défini, sont remarquables et bienvenues.

Il faut cependant rester dans l'air du temps. Ainsi ce colloque portait-il sur « Les paysages urbains et naturels d'une capitale syrienne ancienne » avec, comme sous-titre, « L'occupation et l'environnement à Tell Mishrifeh/Qatna en Syrie centre-occidentale ». On aurait pu se contenter de « Qatna et sa région ». Mais pourquoi faire simple quand on peut faire pompeux ? Ce petit agacement mis à part, il convient de saluer la réussite de ce fort volume de 350 pages. On peut aussi regretter, pour en finir avec les agacements et passer rapidement aux louanges, le plan suivi. Sous des rubriques bien générales (« Archéologie de Mishrifeh et de sa région durant les âges du Bronze et du Fer », « L'environnement de Mishrifeh aux âges du Bronze et du Fer » — on aurait d'ailleurs préféré l'inverse ! — suivies de « L'occupation et les paysages de Syrie centre-ouest d'après l'archéologie » doublé par le même sujet d'après les textes), on est conduit à lire, en réalité, des textes de trois types qui se mélangent un peu au hasard : tantôt des rapports archéologiques classiques (M. Al-Maqdissi, P. Pfälzner), tantôt des textes plus synthétiques posant clairement les problèmes, les résultats acquis et les incertitudes qui demeurent (D. Morandi-Bonacossi, B. Geyer), tantôt des rapports techniques difficiles d'accès pour qui n'est pas de la partie (les études de sédimentologie, de paléobotanique, d'archéo-agriculture, de paléoclimatologie, d'anthropologie

physique, d'archéométrie du métal ou de la terre cuite, en passant par des analyses biomoléculaires ou micromorphologiques des sols, etc.). Ces belles approches sont nécessaires de nos jours, mais sont-elles lisibles par tous ? Aucun archéologue ne maîtrise lui-même toutes ces disciplines. Serait-il vraiment injurieux de publier ces dossiers en annexe ? Libre à quiconque, soucieux de vérifications, de s'y référer s'il le désire, mais les publier sur le même plan que les textes de synthèse me paraît peu satisfaisant. Mais est-il politiquement correct d'avouer ainsi ses lacunes ?

Ces remarques liminaires n'altèrent en rien le grand intérêt de ce volume. Il vient, à date, faire le point de manière approfondie sur cette grande entreprise. On avait déjà pu en suivre le déroulement par l'intermédiaire d'articles nourris dans *MDOG* ou *Akkadica*. Dès 2002, un volume intitulé *Excavating Qatna*, vol. I (= *Documents d'archéologie syrienne*, IV), paru sous l'impulsion des autorités syriennes, présentait les résultats des campagnes de 1999 et 2000. Avec le volume sous recension, qui annonce la naissance, semble-t-il, d'une nouvelle série (*Studi Archeologici su Qatna*, vol. I), c'est un nouveau point, très développé, qui est fait. Ce volume *SAQ I*, nous dit-on, est le *Documents d'archéologie syrienne XII*. Au-delà de ces contorsions diplomatiques, qui feront sans aucun doute la joie des bibliothécaires, l'essentiel est que l'information circule...

L'ouvrage débute par un rapport sur les travaux de la partie syrienne depuis 1994 (M. Al-Maqdissi). Il permet d'introduire le schéma général de l'évolution de la ville, depuis un établissement de plan circulaire (30 ha) à l'emplacement de la « ville haute », puis la véritable refondation de la cité au début du II^e millénaire, cette fois-ci sur 100 ha et selon un plan quadrangulaire, enfin l'âge du Bronze récent marqué par l'existence de divers grands bâtiments, dont le Palais royal déjà exploré en partie par R. du Mesnil du Buisson. La date de la destruction de la ville demeure inconnue. Après un hiatus, la ville se réorganise à l'époque araméenne, au début du Fer II (IX^e s.) selon un plan assez proche de celui du Bronze moyen. Cette dernière agglomération semble disparaître ca 720 (Sargon II), sans réoccupation aux époques plus tardives. De magnifiques « dessins » en couleurs, adjoints au volume, tentative réussie de « reconstruction » en vue oblique aérienne des trois étapes de la vie de la cité (G. Albertini, R. Deni et A. Buscaglia) permettent de visualiser de manière fort plaisante cette évolution. M. AL-Maqdissi profite de l'occasion pour adjoindre au dossier des « villes rondes » de Syrie du milieu du III^e millénaire (fin du Bronze ancien III), deux belles photographies

aériennes (p. 25) de Tell Sheirat et Tell es-Sour, qui viennent augmenter une documentation déjà considérable sur cette question passionnante.

P. Pfälzner prend la relève (p. 29-64) avec un article substantiel sur le Palais royal tel qu'on peut le concevoir à l'issue de huit campagnes (1999-2006). Cette synthèse provisoire sur les travaux du chantier G s'ouvre par une histoire de la recherche qui prend comme point de départ le plan publié jadis par R. du Mesnil du Buisson (fouilles de 1924-1929). D. Morandi-Bonacossi y revient également (p. 76-77) en mentionnant (en note) la tentative de E. Dardaillon (*Syria*, 77, 2000) de moderniser le vieux plan des années 20 d'après une étude minutieuse des archives inédites de R. du Mesnil, déposées au musée du Louvre en 1992. Le plan de la partie centrale du Palais royal, publié alors, n'a d'ailleurs pas été fondamentalement modifié par les travaux récents. Mais il est évident que, dorénavant, il convient de réfléchir uniquement sur les nouveaux plans (version de mars 2007) publiés par P. Pfälzner et D. Morandi-Bonacossi : un plan général (fig. 16, p. 44, à peu près identique à celui de la fig. 10, p. 77) et deux plans partiels de la partie centrale (fig. 2, p. 32 et fig. 5, p. 34). On notera la position du désormais célèbre hypogée royal, placé en filigrane sur le plan partiel de la fig. 2, p. 32, mais bizarrement absent des plans généraux, tant allemand qu'italien. De même, il est désormais exclu de se référer à la terminologie de R. du Mesnil, poétique mais aventureuse (« Temple de Nin-Egal », « Haut-Lieu », « Salle du grand vase » etc.), pour ne mentionner que les appellations, moins imaginatives mais sûrement plus prudentes, dont P. Pfälzner donne les équivalences (Hall C, Room F, Hall B, Hall A, etc.), heureusement conservées sur les plans italiens. On peut regretter, en passant, que la Room U se voit dotée d'un « caveau » (« Keller-Raum U » sur la fig. 2, p. 32) alors que le texte évoque un « Palace Well » (p. 30) et une « Well-House » (p. 46). Il s'agit bien, en effet, d'un puits creusé à travers le roc et pourvu d'un escalier en dalles de basalte, comme en attestent deux belles photographies (fig. 25-26, p. 52), qui donne accès à une source. La documentation sera bientôt complétée par la publication de la découverte, ces derniers mois, des vestiges de structures en bois conservées au fond du puits. P. Pfälzner s'étend avec raison (p. 51-55) sur cet ensemble exceptionnel, très semblable aux installations déjà connues en Palestine, à Hazor ou Megiddo, et pour lesquelles il propose une date similaire (phase G9 de Qatna, soit, selon lui, 1800-1650 av. J.-C.). Cette installation remarquable semble avoir été utilisée jusqu'au XIV^e s. (phase G 7b).

Les fouilles récentes ont permis de modifier la chronologie du Palais royal proposée jadis par

R. du Mesnil. Il y voyait deux phases : un palais primitif (daté par lui de la fin du III^e ou du début du II^e millénaire) puis un agrandissement au milieu du II^e millénaire, à la transition entre le Bronze moyen et le Bronze récent. Il proposait, en conclusion, une destruction du palais par le Hittite Supiluliuma, vers 1380. Les nouvelles fouilles confirment la date de la destruction, mais proposent une nouvelle séquence chronologique bien plus détaillée (p. 36-43) appuyée sur un tableau (fig. 10, p. 37) des phases du chantier G, de G1 à G13, entre 2500 et 700 av. J.-C. (oct. 2006). Un autre tableau, précisant les phases G7c à G7a (fig. 15, p. 43) inscrit le Bronze récent de Qatna dans le cadre plus large d'une chronologie du Bronze récent de Syrie occidentale de 1550 à 1050 av. J.-C. Le Palais royal serait le résultat d'une conception et d'une exécution simultanées au Bronze moyen IIA (1800-1650 av. J.-C.) au sein de laquelle les fouilleurs distinguent deux phases, G9b et G9a, et non le résultat de modifications successives. Il aurait, au contraire, été conçu d'une seule venue durant la phase G9, aux XVIII^e-XVII^e s. Il n'y aurait eu qu'une seule adjonction tardive (visible dans le chantier H, fouilles italiennes), à l'époque du Bronze récent. Ces propositions seront probablement discutées, malgré les ressemblances frappantes entre le plan de ce palais et celui de Mari (rappelé ici fig. 12, p. 40). P. Pfälzner mentionne cependant honnêtement (dans la n. 32, p. 38) les propositions différentes de M. Al-Maqdissi (construction au Bronze récent) et de D. Morandi-Bonacossi (qui suggère une construction à la fin du Bronze moyen II ou au début du Bronze récent I). Comme on le rappelle souvent et banalement, les fouilles futures ne manqueront pas d'apporter de l'eau aux moulins en présence... Le dossier demeurera cependant difficile, puisqu'à Qatna, on ne connaît que les sols et les fondations. Les vestiges observés par R. du Mesnil ont, en effet, été détruits par l'extension du village moderne après 1929. Il faut donc se contenter du plan des fondations tel que présenté par la fig. 16, p. 44, sur lequel sont réunies les fondations relevées par R. du Mesnil en 1924-1929 et les nouvelles observations de 1999-2006. La part des restitutions, cependant, est faible. Et les propositions d'interprétation fonctionnelle, ainsi que les comparaisons proposées avec les édifices d'Ebla ou d'Alalakh, emportent l'adhésion. On distingue en effet assez facilement la partie « officielle » (audiences, représentation), la zone d'accès à l'ouest, la zone des services (cuisines, installations hydrauliques) au nord-ouest, un appartement au nord et des magasins à l'est et au sud, en résumé une disposition rationnelle et régulière qui trahit l'unité de la conception architecturale, à peine modifiée par le temps.

Dans ce cadre, la découverte spectaculaire, en 2002, d'un hypogée à quatre chambres non pillé, présenté ici à nouveau (p. 55-59), apporte un élément supplémentaire de première importance. Ces quatre chambres creusées dans le roc sous les fondations du palais appartiennent au Bronze moyen IIA (phase G9a), donc à la « seconde phase » de la période de construction du palais. Cette tombe collective a du être employée durant au moins 300 ans, mais les dispositions observées par la fouille sont celles des cinquante dernières années de l'utilisation. On y a recueilli quelques 2 000 objets (mais un seul corps), qui documentent vraisemblablement le rite funéraire du *kispum* et des banquets qui l'accompagnaient.

L'étude suivante, par D. Morandi-Bonacossi (p. 65-90) s'attache à l'analyse des rapports entre Qatna et son arrière-pays. Elle replace les différentes phases du développement de la ville depuis le Bronze ancien IV jusqu'à l'âge du Fer, en une sorte de commentaire des trois planches en couleurs qui accompagnent le volume. Elle s'appuie sur les nombreuses analyses qui la suivent et qui en constituent les bases de données. Qatna est situé dans le contexte de son arrière-pays grâce à une prospection autour du site. À l'époque où Mishrifeh commence à émerger comme grand centre, il existe 17 petits sites périphériques régulièrement espacés. À la fin du III^e millénaire, il a été créé un lac artificiel qui se retrouve ensuite partagé en deux lors de la refondation de la ville au début du Bronze moyen. Parallèlement, le nombre des sites périphériques tombe à 13. À la fin du Bronze moyen et au début du Bronze récent, au milieu du II^e millénaire, Qatna atteint l'apogée de son développement et le Palais royal son maximum d'amplitude. La ville du Bronze récent est alors une « hollow city » qui abrite de nombreux bâtiments publics concentrés dans la ville haute et de vastes espaces libres en ville basse (occupés par des jardins, voire des champs) sans grand habitat domestique. Elle est devenue, estiment les fouilleurs, une sorte de « coquille administrative » à faible densité résidentielle, enclose par d'énormes remparts.

Dans ce schéma général, le rôle du lac artificiel paraît essentiel (M. Cremaschi, p. 93-104). Les études paléobotaniques, de leur côté, aboutissent à dresser l'image d'un paysage environnant qui évolue (V. Valsecchi, p. 105-114). Au Bronze moyen, la région est parsemée de *Juniperus*, *Quercus* et *Pinus*. La déforestation s'accroît au XVII^e s. et le paysage devient plus ouvert. L'étude de la faune (E. Vila et L. Gourichon, p. 161-168) permet de retracer une évolution assez fine, depuis la fin du Bronze ancien IV (beaucoup d'élevage) jusqu'au Bronze moyen où la part de l'élevage général semble diminuer au profit du seul mouton, et au Bronze récent qui voit la

disparition du porc. Qatna témoigne d'une pratique généralisée de l'élevage moutonnier (viande et laine) sans que cette évolution doive quoi que ce soit à un éventuel changement climatique, dont il n'existe aucune trace. Ces analyses confirment bien qu'il n'y a pas eu de variation climatique notable au cours de l'âge du Bronze.

Ce schéma centré sur Qatna reçoit enfin, dans la dernière partie de l'ouvrage, un éclairage supplémentaire par comparaison avec les régions voisines, en particulier le Akkar libano-syrien (J.-P. Thalmann, p. 219-232) où l'évolution des pratiques du stockage des céréales, dans des greniers construits puis des silos voûtés à encorbellement, a pu être étudiée avec précision et où la permanence des conditions climatiques a été également remarquée. De leur côté, B. Geyer et C. Castel apportent l'éclairage de leurs recherches sur les marges arides de la Syrie centrale et le site de Rawda. Les épigraphistes enfin (J. Eidem, Th. Richter, N. Ziegler, C. Pappi) rassemblent les renseignements qu'on peut extraire des textes aujourd'hui disponibles, peu nombreux à Qatna même (archives d'Idanda, une quarantaine de tablettes trouvées en 2002), ce qui oblige à recourir à l'inépuisable, mais plus lointaine, ressource de Mari.

De ce riche volume, B. Geyer tire les conclusions (p. 331-339) en un texte bien construit qui aurait aussi bien pu servir d'introduction. Il souligne l'importance de la région de Qatna, à la confluence de trois zones géographiques bien individualisées : le bassin méditerranéen voisin, facilement accessible par la trouée de Homs, la steppe à graminées (le Croissant Fertile) et enfin les vastes espaces marginaux plus arides. Toute cette zone offre donc des échappées beaucoup plus vastes que le Levant méridional, plus étriqué. Cela n'empêche pas la prédominance d'une aridité générale ambiante qu'aucun changement climatique, à ces époques, n'est venu modifier. C'est l'activité proprement humaine qui élabore les différents modes de mise en valeur du territoire. Ils ont d'ailleurs peu varié avant l'introduction contemporaine du moteur, qui a bouleversé les conditions d'exploitation du milieu. De nombreux problèmes demeurent. Si l'on perçoit bien l'importance du Bronze ancien IV, marqué par l'extension de l'occupation des sols et du peuplement vers l'est, on comprend mal ce qui se passe à la fin du Bronze moyen II qui voit un recul du peuplement dans les zones arides, un développement du pastoralisme moutonnier et une densification de l'occupation des sols dans le Croissant Fertile. Quant au Bronze récent, il pose un problème particulier : comment rendre compte de ces constructions palatiales ou officielles importantes à une époque où la région semble connaître un déclin démographique ? Tout cela dénote, au fond, la grande adaptabilité des

hommes à une situation aléatoire et diminue la part des contingences extérieures de l'environnement.

Riche volume, on le voit, tant par les données nouvelles qu'il apporte que par les questions qu'il soulève. Pour une fois, les interrogations correspondent aux méthodes de recherche employées, sans qu'on soit trop contraint de se poser, comme souvent ailleurs, des questions auxquelles la nature des données disponibles ou celle des méthodes employées (quand

il ne s'agit pas simplement de la date à laquelle on a procédé aux recherches !) interdit, en réalité, de répondre. C'est sans doute dans cette adéquation des méthodes et des questions soulevées que réside, aujourd'hui, le succès des recherches internationales à Qatna, qui n'ont pas fini, si tout va bien, d'enrichir notre connaissance de l'histoire ancienne de la Syrie centrale. Longue vie aux fouilles de Qatna !

Jean-Louis HUOT

Hartmut KÜHNE (éd.), *Umwelt und Subsistenz der assyrischen Stadt Dur-Katlimmu am unteren Habur (Berichte der Ausgrabung Tell Seh Hamad/Dur-Katlimmu, 8)*, Harrassowitz, Wiesbaden, 2008, xxx + 261 p., 202 ill., 76 tabl., ISBN : 978-3-447-05700-4.

Wolfgang RÖLLIG, *Land- und Viehwirtschaft am unteren Habur in mittelaassyrischer Zeit (Berichte der Ausgrabung Tell Seh Hamad/Dur-Katlimmu, 9)*, Harrassowitz, Wiesbaden, 2008, xlv + 221 p., 106 ill., 18 tabl., 15 pl., ISBN : 978-3-447-05719-6.

La publication des vol. 8 et 9 des *Berichte der Ausgrabungen Tell Seh Hamad / Dur-Katlimmu (BATSH)* est le résultat du programme multidisciplinaire initié par H. Kühne sur la reconstruction de l'environnement du bas Khabur au cours de l'Holocène, un programme, on le sait, combiné aux recherches archéologiques qu'il conduit à Sheikh Hamad, et à la publication des textes médio- et néo-assyriens découverts sur le site. Le vol. 8 est en substance un recueil d'études d'archéologie environnementale, le vol. 9 l'édition et le commentaire par W. Röllig de cent six documents concernant l'administration des terres et du bétail par l'État pendant la période médio-assyrienne.

Ces deux volumes sont donc complémentaires, car ils apportent chacun selon des approches différentes des éléments essentiels aux discussions initiées sous l'égide de H. Kühne, sur la nature et les étapes de la politique de développement menée par les administrations assyriennes dans la basse vallée du Khabur aux époques médio- et néo-assyriennes, et singulièrement dans l'ancienne Dur Katlimmu. Une première série d'analyses environnementales a été publiée dans le vol. 1, en 1989. Ces études ont été à la base de la thèse développée par H. Kühne sur les profondes mutations intervenues entre la période médio-assyrienne et la période néo-assyrienne dans la vallée. De toute première importance est l'évaluation de l'impact sur l'environnement de cette politique, un impact qui serait surtout sensible à partir du IX^e s. L'environnement naturel devient alors un paysage civilisé, anthropisé, grâce au développement d'un réseau de canaux et de routes qui font de la région un véritable front pionnier dans le contexte de l'essor des voies de communication est-ouest de l'empire néo-assyrien. À la suite de ce développement, le paysage

aurait connu une dégradation progressive et massive de l'environnement notamment la disparition de la forêt-galerie du Khabur et la salinisation progressive des sols.

Les données publiées dans le vol. 8 ont été pour l'essentiel collectées au cours des années 80, au moment où toute la région, vallée du Khabur et vallée de l'Euphrate, voyait se mettre en place un programme de développement du réseau d'irrigation qui a profondément transformé les paysages. Ces informations ont donc une valeur documentaire majeure même si elles sont ont été collectées selon les méthodes antérieures à l'usage des systèmes d'information géographique, notamment. La plupart des textes a été soumis en 1995/1996 et il a fallu plus de dix ans pour que la publication aboutisse finalement, si bien que ces textes ignorent par définition les développements ultérieurs de la discipline. Tout ceci n'ôte rien à la valeur de ces contributions, car elles donnent l'image d'un milieu qui avait peu évolué depuis les destructions perpétrées par les Mongols, avant que barrages et canaux modernes ne transforment profondément ces paysages. Ceux-ci sont ceux d'une steppe dégradée traversée par l'un des principaux affluents de l'Euphrate.

Le vol. 8 comprend 13 articles de dimensions variées parmi lesquels on distinguera trois catégories : les 5 premiers articles sont des contributions à l'étude de l'environnement et de la faune de la région ; 4 articles sont consacrés à l'exploitation des restes animaux, humains et végétaux récoltés pendant les fouilles de Sheikh Hamad ; enfin, 4 articles sont des articles de synthèse, qui sont liés à des thèses et études publiées par ailleurs par leurs auteurs, notamment P. Pfälzner, M. Fales ou D. Morandi-Bonacossi ; ils viennent heureusement compléter l'ensemble qui